

JEAN FOUCAUD

SA POLITIQUE & SES FABLES

I

Au-dessous des grandes figures littéraires qui se détachent en relief sur la surface d'une nation, se trouvent des physionomies plus humbles, plus locales, mais qui ne manquent cependant ni d'originalité ni d'expression.

Les écrivains célèbres, soit qu'ils planent dans les régions élevées de l'art et de la spéculation, soit qu'ils descendent sur le terrain brûlant de la philosophie militante et de la politique, résument en eux les tendances d'un siècle ou d'un pays. Leur renommée franchit rapidement les murailles de la ville qui les vit naître, et s'étend avec les idées dont ils sont devenus les représentants. Pendant leur vie, comme après leur mort, la gloire les entoure d'une lumineuse auréole : littérateurs, peintres et sculpteurs s'efforcent de saisir leurs traits et de les transmettre à la postérité dans toute leur précision.

Aux pieds de ces géants s'agite une foule d'écrivains dont l'action ne se fit sentir que dans leur province. Leur nom, inconnu des étrangers, jouit d'une popularité locale qui est à la gloire ce qu'une étoile est au soleil. Après leur mort, leur physionomie s'efface rapidement, et c'est à peine si la génération suivante saurait dire quels en furent le type et les contours.

Le Limousin, qui ne compte parmi ses enfants aucune de ces gloires littéraires éclairant leur berceau à la splendeur de leurs rayons, a vu naître et mourir dans son sein un certain nombre d'hommes qui ont rempli d'une douce lueur la modeste sphère qui les contient. La patience leur tint lieu d'inspiration, le travail prit la place du génie. L'un d'eux cependant se distingue entre tous par sa vie tourmentée, par les souvenirs révolutionnaires qui se groupent autour de lui, par le caractère essentiellement limousin de son œuvre, et par l'idiome dans lequel il l'écrivit. Cet homme c'est Foucaud. Contraste étrange ! les vieillards ne parlent de lui qu'avec crainte ; son nom se mêle dans notre pays à tous les épisodes de la Terreur, et cependant bour-

xiv

geois instruits et paysans grossiers se laissent prendre à la bonhomie de ses fables, et les redisent en souriant.

Nous allons raconter la vie de ce Jacobin fabuliste. Aride pour un étranger, un sujet pareil est pour nous riche en faits intéressants, en souvenirs presque effacés. Nous aurons à parler de l'existence politique de Foucaud, et nous veillerons à ne point faire jaillir des étincelles imprudentes de cendres encore chaudes. Foucaud se chargera de nous développer lui-même ses idées, et la conscience de chacun protestera contre les sauvages doctrines qu'il professait dans ses discours. Mais à la fin de notre œuvre nous aurons la douce surprise de voir le montagnard déposer son effrayant costume, et alors nous apparaîtra le fabuliste naïvement spirituel, si populaire dans notre pays.

II

Jean Foucaud naquit à Limoges, le 5 avril 1747¹. Son père, marchand dans notre ville, était un de ces bourgeois qui s'élèvent à peine au-dessus du peuple, et qui n'en ont encore dépouillé ni la manière de vivre ni les mœurs. Germain Foucaud, c'était son nom, n'était pas arrivé à la fortune : il régnait à peine à son foyer une modeste aisance, acquise au prix d'économies longtemps continuées. C'était alors le temps où la philosophie nouvelle donnait l'assaut aux vieilles croyances, aux institutions vermoulues. L'édifice social tremblait de la base au sommet. Le jeune Foucaud dut recueillir avidement dans sa famille et dès son enfance ces bruits sourds précurseurs de la tempête. Qui ne sait en effet que le mouvement révolutionnaire trouva ses plus fermes soutiens dans la classe bourgeoise, longtemps comprimée, et qui aspirait à monter enfin au niveau de l'aristocratie ?

De toutes les maisons d'éducation qui se trouvaient alors à Limoges, la plus renommée, à coup sûr, était celle des Jacobins. Ils possédaient les terrains situés au-dessous de l'église Sainte-Marie, et occupés aujourd'hui par les constructions de l'administration de la guerre. Les bâtiments, dont il ne reste plus que quelques vestiges, étaient vastes mais délabrés, et sur quelques points semblables à des ruines. L'église avait les murailles nues et lézardées, la toiture défoncée, les dalles disjointes. Dans ce triste séjour vivaient des hommes peu nombreux, avides de science, entourés d'une grande réputation de savoir, et qui consacraient à l'étude le temps qu'ils avaient su dérober au monde. Si c'était pour eux un bonheur d'apprendre, c'était aussi une joie et à la fois une nécessité d'enseigner. Non pas qu'ils fissent profession d'expliquer aux enfants les éléments de toutes choses : leur enseignement avait une portée plus haute, et s'adressait seulement au jeune homme.

1. Foucaud (Jean) naquit à Limoges, le 5 avril 1747, de Germain Foucaud et de dame Lenoble. Il fut baptisé le jour même de sa naissance, dans l'église de St-Jean de la Cité (St-Etienne), par M. Joseph Géry, curé de la paroisse.

Comme ils avaient poussé plus loin qu'on n'avait l'habitude de le faire en leur temps l'étude de l'histoire, de la philosophie, des mathématiques, ils se plaisaient à compléter les éducations commencées sous une autre direction ; ils recevaient les jeunes gens alors qu'ils allaient bientôt quitter les bancs du collège, pour fortifier en eux une instruction trop superficielle, et pour les faire avancer d'un pas dans la science qu'ils avaient approfondie.

Foucaud eut le bonheur d'étudier les belles-lettres et la philosophie à cette mâle école, et, dès qu'il eut approché de ses lèvres la coupe de la science, il se laissa prendre à son âpre saveur. Son esprit, rapide, actif, et en toutes choses emporté au-delà de la modération, qui est le plus souvent la mesure de la vérité, se concentra dans l'étude et s'y absorba. Les Jacobins prirent bientôt de lui une haute opinion, et dès lors leurs efforts tendirent à le retenir parmi eux. Où Foucaud trouverait-il une retraite aussi propice aux méditations qu'il aimait ? A quelle position pouvait-il aspirer, lui qui était issu de la plus humble famille, alors que le mérite sans la noblesse et la fortune était d'un si mince secours ? Les joies du monde étaient-elles donc d'un si grand prix ? Ne valait-il pas mieux s'engager dans l'ordre auquel ses maîtres appartenaient ? N'était-ce pas s'assurer un avenir, se créer une influence certaine, et se donner pour toujours cette paix intérieure indispensable aux profondes études ?

Foucaud se laissa séduire. Il ne se demanda pas s'il avait dans le cœur les trésors de piété nécessaires pour résister aux tentations du monde ; si la prière et l'étude pourraient à jamais lui tenir lieu des liens de famille auxquels il renonçait. Il prit pour une vocation impérieuse ce qui n'était qu'amour de la science, ambition confuse, désirs sans objet. Parce qu'il crut que les idées de sa jeunesse étaient invariables et ne lui feraient point défaut dans l'âge mûr, il entra dans l'ordre des Jacobins et reçut la prêtrise, sans descendre en son âme pour en examiner l'état, et sans peser à leur juste valeur ses sentiments et ses convictions.

Dès qu'il eut revêtu la robe blanche du Jacobin et jusqu'au moment où les événements inclinèrent ses idées vers la politique, Foucaud parut avoir fait de l'étude et de l'enseignement le but unique de sa vie. Son esprit clair et méthodique semblait apte à tout retenir, et s'appliquait sans efforts et avec un égal succès aux sciences les plus variées : la théologie, l'histoire, les belles-lettres, les langues vivantes, la botanique, lui découvrirent successivement leurs secrets. Mais les mathématiques surtout avaient le don de le fixer, et c'était toujours en elles que son esprit trouvait la plus grande satisfaction. Elles n'étaient pas alors popularisées comme aujourd'hui, et, si l'on s'en tenait souvent aux premiers éléments des sciences exactes, c'était une rare exception de les approfondir. Foucaud voulut pénétrer jusqu'au vif dans cette branche des connaissances humaines. Sans maître pour lui aplanir la voie, guidé seulement par un raisonnement puissant et sûr, il en gravit les sommets. On se plut dès lors à reconnaître de toutes parts que le père Foucaud était un homme d'une intelligence naturellement supérieure et enrichie de solides connaissances. Il se fit prédicateur ; sa voix s'éleva souvent dans nos églises, et toujours il eut la satisfaction de voir les auditeurs se

xvi

grouper en foule autour de sa chaire, témoignant par leur nombre et par leur attitude de l'estime singulière qu'ils avaient pour ses sermons. Non pas que Foucaud eût dans la parole cette éloquence qui étonné ou ce charme qui pénètre et ravit; mais il était doué du don si rare de dépouiller les matières religieuses de leur aridité théologique, et de les ramener à la portée des gens du monde en les revêtant d'un langage attrayant, limpide, jamais nuageux. Foucaud était en outre dans l'intimité un spirituel causeur, un peu froid, un peu enclin à l'ironie, un peu absolu dans ses idées, mais qui cependant se jouait avec facilité de sujets divers, et savait toujours se faire écouter par la grâce même de sa conversation.

Tel nous apparaît Foucaud dans les années laborieuses pendant lesquelles son esprit se trempa et parvint à son entier développement; mais, dans la transition de la jeunesse à l'âge mûr, sa sérénité juvénile l'abandonna, et son caractère fermenta et s'aigrit. Peut-être comprenait-il, mais trop tard, que sa carrière austère et détachée des affections humaines convenait peu aux instincts qui s'agitaient en lui; peut-être souffrait-il intérieurement d'être relégué sur la scène du monde au rang des comparses, alors qu'il se sentait la force nécessaire pour remplir un rôle important. Quoi qu'il en soit, il sembla dès lors qu'il y avait en son âme du mécontentement contenu, mais qui cherchait à s'épancher. Sa froideur première toucha à l'égoïsme; son esprit passa au sarcasme; les idées paradoxales qu'il semait autrefois dans ses causeries pour leur donner du trait et comme en se jouant, se formulèrent en système. Depuis lors, si l'on comprit toujours qu'une intelligence puissante habitait en lui, on sentit néanmoins que dans son développement elle avait desséché le cœur et détruit le sentiment.

Foucaud se trouvait dans cette disposition d'âme inquiète et presque malade lorsque la révolution vint en faire son tempérament en l'y fixant à jamais. Si l'on n'a pas mis en oubli le hasard de sa naissance, son ambition comprimée, son caractère naturellement enclin à dépasser en tout la mesure, on comprendra que Foucaud semblait prédestiné à recueillir avidement les idées nouvelles, et à favoriser leur essor de tout son pouvoir. Du reste la révolution de 1789 abondait à ses commencements en nobles idées, et déroulait aux yeux éblouis de larges horizons. Elle recrutait ses partisans non seulement dans les classes qui espéraient arriver par elle à une complète émancipation, mais encore jusque sur les marches du trône, parmi ceux qu'elle devait immoler plus tard. Elle prenait son point d'appui dans la conscience humaine, et se légitimait ainsi; mais il fallait modérer son élan pour ne pas donner dans l'excès. Foucaud ne sut pas déterminer la limite où le bien fait place au mal. Lorsque la révolution, se dévorant elle-même, épouvanta le monde par les proscriptions et les échafauds, au lieu de revenir sur ses pas, il marcha toujours en avant. Était-ce aveuglement de la raison, absence de courage, amour de la popularité? Il serait aujourd'hui difficile d'assigner une cause précise à ces exagérations déplorables; mais ce qui est certain, c'est qu'elles remplissent dans sa vie plusieurs pages qu'on serait heureux de déchirer.

A la fin du siècle dernier, Limoges était encore une cité bourgeoise, aux

habitudes uniformes, sans ressemblance avec la ville fiévreuse, encombrée d'usines et d'ateliers, que nous habitons aujourd'hui. Les manufactures étaient seulement en germe dans nos murs, et la lenteur des communications était telle que les faits n'arrivaient à la connaissance de nos pères qu'alors qu'ils se trouvaient irrévocablement accomplis. Les discussions roulaient donc sur les conséquences mais non sur l'opportunité des mesures adoptées, et perdaient ainsi la plus grande partie de leur violence. Aussi, dans le mouvement révolutionnaire, notre pays suivit l'impulsion qui lui était communiquée, sans en avoir jamais une qui lui fût particulière. A cette époque où tout fut extraordinaire, les succès comme les crimes, le Limousin eut un rôle secondaire complètement effacé. Certains hommes cependant prirent le privilège d'incarner en eux la révolution, et plusieurs pages de nos annales attestent les efforts qu'ils tentèrent pour nous élever à la hauteur de leurs opinions.

Dès le principe, Foucaud se mit en lumière. La garde nationale le choisit pour aumônier lors de son organisation. Ce titre paraît même avoir été reçu par lui avec une vive satisfaction, si nous en jugeons par le soin avec lequel il l'énonçait toujours à la suite de son nom.

Le 14 juillet 1789, fut célébrée à Limoges la fête de la première fédération, et Foucaud fit, à cette occasion, son apparition en quelque sorte officielle dans le monde de la politique. Un autel exhaussé sur de nombreux degrés, et faisant face à la porte Tourny, avait été dressé vers le milieu de la place de ce nom. A droite, et parallèlement aux bâtiments des Cordeliers, était rangé le régiment Royal-Navarre, qui tenait alors garnison parmi nous. A gauche, faisant face au régiment et adossées au mur du jardin des Feuillants, se tenaient les diverses gardes nationales accourues à la cérémonie. C'était par un splendide soleil. La foule se pressait avidement à ce spectacle nouveau pour elle, et inondait de ses flots les rues adjacentes et la longue avenue de la communauté des Bénédictins. A Foucaud revint l'honneur de célébrer la messe en cette solennelle circonstance, et dès ce jour il prit rang parmi les serviteurs dévoués de la révolution.

Vers le même temps, les clubs s'organisaient dans les provinces. Ils n'étaient dans nos villes que des succursales de ceux de Paris, et avaient eux-mêmes des ramifications jusque dans les villages. Ils étaient dès lors, comme plus tard, des réunions confuses, dans lesquelles la violence s'arrogeait le privilège du patriotisme. L'exagération était mise à plus haut prix que le bon sens; la déclamation passait pour de l'éloquence; l'obscurité pour de la profondeur; et l'on déraisonnait sur toutes choses sous prétexte de tout éclairer. Limoges vit se fonder dans son sein un club, qui se continua pendant tout le cours de la révolution. Il se nommait *Société des Amis de la Constitution*, et sa devise était: « Vivre libre ou mourir! » Foucaud prit place à côté des fondateurs, et ne tarda pas à marquer parmi les membres influents: secrétaire dès l'origine, il vint bientôt s'asseoir au fauteuil de la présidence. Il fut l'orateur goûté de la foule, chargé de prendre la parole sur les graves actions et dans les grands jours. Accueillis au bruit des applaudissements, ses discours étaient imprimés ensuite aux frais de la société, et

xviii
répandus à un grand nombre d'exemplaires. Plusieurs d'entre eux nous sont ainsi parvenus.

Un de ces discours entre tous se recommande par la gravité du sujet et par la polémique dont il devint l'occasion. L'organisation civile du clergé en est le texte, et il porte en épigraphe ces mots, qui en révèlent l'esprit : « *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo* ». L'expérience de l'histoire a prouvé que, de toutes les matières qui peuvent tomber sous l'appréciation de l'homme et donner lieu à l'intervention des gouvernements, celles qui intéressent la religion sont aussi celles qui exigent le plus de délicatesse dans l'examen et de ménagements dans les lois à formuler. Aussi le décret sur la constitution civile du clergé froissait bien des âmes dans leur sentiment le plus susceptible, et avait été, dès son apparition, accueilli par une immense rumeur. La Société des Amis de la Constitution s'émut, et chargea Foucaud, qui la présidait, de prendre la parole pour diriger l'opinion. Dans ce but, il prononça un discours soigneusement élaboré, modéré dans la forme, mais visant trop à la profondeur métaphysique, et privé de cette clarté qui était en lui la qualité dominante. On eût dit qu'il éprouvait encore un certain malaise à commettre la robe du moine dans ces luttes sans cesse renaissantes, et qu'il sentait le besoin de se rassurer lui-même derrière un grand étalage de science théologique et de citations. La péroraison seule ressort comme un mouvement d'éloquence, et se détache de ce discours froid comme une page d'algèbre, mais d'une logique moins puissante : « Citoyens abusés, s'écrie l'orateur, votre cœur, dites-vous, est » cruellement serré entre le patriotisme et la religion, et nuit et jour vous » versez des torrents de larmes. Vous pleurez, citoyens! Quoi! la France » vient de rompre tous ses fers; vous êtes Français, et vous pleurez! La » religion vient de reprendre toute sa majesté; vous êtes chrétiens, et vous » pleurez! Votre monarque, image de la divinité, est dans l'heureuse impuis- » sance de vous faire du mal, et vous pleurez! Vos pasteurs sont dans la » consolante nécessité de vous faire du bien, et vous pleurez! Au moins ca- » chez-nous donc des larmes qui flétrissent votre cœur et les lauriers de vos » frères. » Ce discours fut accueilli par de longs applaudissements, et la Société des Amis de la Constitution en fit distribuer deux mille exemplaires.

M. Montbrial, professeur de théologie, ne voulut pas laisser sans réfutation un discours aussi répandu. Il répondit par deux lettres, qui nous sont parvenues, et la polémique prit bientôt entre les deux adversaires une tournure singulièrement piquante. Foucaud avait soutenu que l'intervention du pouvoir politique dans la constitution civile du clergé n'était point chose nouvelle et dont il fallût se plaindre comme d'un immense abus d'autorité; suivant lui, ce droit avait été reconnu dans tous les temps, et par les pères de l'Église, et par les conciles. A l'appui de sa thèse, il entassait des citations nombreuses; mais un texte surtout avait servi de base à sa dissertation, et avait mérité la distinction d'être imprimé dans le discours en lettres capitales. Foucaud faisait dire au concile de Chalcédoine : « Il est permis à » l'Empereur de faire les bornes des provinces ecclésiastiques, de leur en- » lever leurs privilèges, d'accorder de nouveau à d'autres villes épiscopales

» le titre et les honneurs des métropoles, et de faire autre chose de cette nature. » Foucaud indiquait comme source de cette victorieuse citation la collection du père Labbe, à la page 125. Dans les notes données à la suite du discours, il poussait le scrupule jusqu'à mettre sous les yeux de ses lecteurs le texte latin dans toute sa pureté.

M. Montbrial, qui semble avoir été en son temps un théologien de science et d'autorité, prétendit que ce texte si précis n'avait jamais existé que dans l'imagination de Foucaud. « Je m'étais inscrit, dit-il dans sa seconde lettre, » et de nouveau je m'inscris en faux contre ce texte, qui nous est offert » comme extrait du père Labbe, et comme l'ouvrage du concile de Chalcédoine. Les théologiens de la capitale ont fouillé les sources ; à Limoges, on » a lu et relu le père Labbe, et les paroles que vous en transcrivez en très » gros caractères demeurent toujours introuvables. Avec les secours de » votre indication, on aboutit à une page grecque, où les yeux ne sauraient » découvrir les mots remarquables que vous prétendez décisifs en votre » faveur. »

La discussion descendit alors des hauteurs de la théologie pour tomber dans le domaine des personnalités. Ces matières, qui aujourd'hui ne font naître en nous qu'un sentiment d'indifférence et d'ennui, jouissaient alors du privilège de passionner les esprits. Chacun attendait avec impatience la réponse de Foucaud. Elle parut bientôt sous le titre singulier d'*Aperçu civico-critique*. Il annonçait à son contradicteur qu'il déposerait sur le bureau de la municipalité la collection du père Labbe, et qu'il ferait constater ainsi l'authenticité de ses citations. Aussitôt trois prêtres, MM. Périgord, Labrousse et Laforest, firent faire sommation à M. Lingaud, alors greffier secrétaire de la municipalité, d'avoir à les faire appeler à cette vérification. Mais ce n'était là qu'une bravade du père Foucaud. Vainement il feuilleta en tous sens l'ouvrage du père Labbe : il ne put pas y découvrir le texte qu'il en avait extrait. A bout d'arguments, il se vit obligé de reconnaître que la phrase victorieuse avait été puisée dans les œuvres d'un moine grec schismatique du nom de Blastarès. Il paraît que la citation contestée lui avait été adressée de Toulouse avec la fausse indication, et il fit imprimer toute la correspondance relative à cette erreur, pour ne pas laisser croire qu'il avait menti sciemment.

Foucaud, battu sur le terrain de la polémique théologique, parut une seconde fois à la tribune de la Société des Amis de la Constitution, et traduisit en quelque sorte en prose vulgaire son premier discours. « Si je me » croyais, dit-il dès le début, en droit de prononcer définitivement sur les » écrits de M. Montbrial comme il s'est permis de prononcer sur les miens, » je dirais que, de tous les libelles jetés contre la constitution française, je » n'en connais pas où la fureur de tromper soit portée à des excès plus indécents que dans ses deux lettres ; et j'ajouterais que je n'en ai pas encore » lu qui présentent des moyens plus faibles et des pièges plus grossiers. » Après cette vengeance de l'amour-propre offensé, Foucaud déclare qu'il s'abstiendra de citations, pour ne pas donner à son adversaire une nouvelle occasion de quitter l'objet principal, et de courir après la foi de quelque

xx

auteur ou l'exactitude de quelques notes. L'érudition du premier discours a disparu pour laisser la passion brûler de tout son feu. M. Montbrial avait rappelé Foucaud au respect de l'autorité des évêques. Mais celui-ci s'insurge et répond dans son langage véhément : « J'ai fort bien trouvé dans l'Évangile, » comme vous me l'aviez dit, que celui qui écoute les évêques écoute Jésus-Christ, et que celui qui les méprise le méprise ; mais j'y trouve aussi que, » quand un ange du ciel viendrait nous prêcher un autre évangile que celui de Jésus-Christ, il faudrait lui dire anathème ; et je n'ai point encore trouvé que Jésus-Christ ait défendu aux prêtres de France d'accepter la Constitution civile du clergé ; qu'il ait jamais dispensé ni les évêques, ni le pape, ni les conciles, d'obéir aux lois de police intérieure d'un royaume. J'y ai lu que Jésus-Christ lui-même avait été accusé de soulever le peuple ; mais je n'ai pas su trouver d'endroit où les apôtres soient atteints et convaincus d'avoir fait des instructions pastorales, des lettres aux électeurs, comme les évêques et les professeurs de théologie les écrivent !... J'ai lu qu'un des premiers évêques du christianisme vendit sa conscience, sa religion, son divin maître, pour trente pièces d'argent, qu'il livra tout cela par un signe d'affection ; mais je ne trouve pas dans l'Évangile qu'il faille entendre aussi de celui-là ces paroles : « Qui vous écoute m'écoute ! » On comprend sans peine quelle hésitation devaient jeter dans les âmes de semblables paroles tombées de la bouche d'un prêtre qu'entourait une grande réputation de savoir. Ce second discours ne manque du reste ni de chaleur ni d'éloquence. « Et vous, vierges chrétiennes, s'écrie Foucaud dans la péroraison, à qui l'assemblée nationale a commandé de la reconnaissance en respectant les liens sacrés qui vous sont chers ; vous surtout qui trouviez autrefois des consolations et des ressources dans mes sermons, je ne tenterai pas d'approcher moi-même de vos saints asiles : je respecte trop jusqu'à vos préjugés ; mais, si quelqu'un de mes discours parvenait jusqu'à vous, ne vous en rapportez pas aux raisonnements que je fais et aux autorités que je cite, j'y consens ; mais du moins soupçonnez qu'il est possible qu'on vous trompe ; — et, dans cet état d'inquiétude, jetez-vous avec confiance aux pieds du Crucifié ; demandez-lui par des larmes et par des soupirs s'il est bien vrai que sa religion ne soit pas onduleuse et flexible à toutes les formes politiques de bien public ; demandez-lui s'il l'a établie pour le maintien du despotisme ou pour la félicité des peuples ; demandez-lui s'il serait plus glorifié de l'effusion de notre sang que de la soumission de ses ministres ; demandez-lui si la charité ne pourrait pas au moins légitimer ce que l'intérêt trouve d'illégal dans la constitution civile du clergé ; et, sur sa réponse, prononcez ! »

Cependant la révolution s'exaspérait par ses propres fureurs. Aux tendances généreuses qui illustrèrent les beaux jours de la Constituante avaient succédé des violences insensées. Les patriotes avaient appelé à leur aide la déportation et l'échafaud. Ces monomanes sanguinaires semblaient chercher l'égalité dans la misère et dans la terreur. Clergé, noblesse, royauté, avaient courbé la tête sous le niveau de la guillotine, et cependant le soleil qui devait verser ses rayons splendides sur le monde régénéré ne se levait pas à l'hor-

rizon. Dans leur rage stupide, les sans-culottes s'en prirent à la religion et à la divinité : le culte catholique fut aboli. Il fut ordonné de croire, sous peine de mort, que les cieux étaient déserts, et que Dieu était un mensonge. Foucaud ne recula pas devant ces folies ; son cœur ne se souleva pas de dégoût. La religion chrétienne, dont il avait dit si excellemment dans un des sermons de sa jeunesse : « Elle seule est digne de Dieu, parce qu'elle » seule nous le fait connaître tel qu'il est, et qu'elle seule nous le fait aimer » comme il mérite d'être aimé ; elle seule est digne de l'homme, parce qu'elle » seule nous fait connaître tous nos devoirs, et qu'elle seule pourvoit à tous » nos besoins, » la religion chrétienne se transforma dans la bouche du démagogue en une farce jouée longtemps par des prêtres audacieux devant la stupide humanité. C'est qu'il n'est pas de degrés dans l'athéisme : lorsque la conscience s'est séparée de Dieu, elle éprouve le besoin toujours renaissant de s'en éloigner encore, comme pour mettre entre elle et lui une infranchissable distance : nous cherchons alors à nous rassurer par des exagérations nouvelles, et les blasphèmes deviennent un symptôme de notre frayeur.

Quand il fut entré dans cette voie, Foucaud ferma les yeux et avança tête baissée. Il rentra dans la vie civile, et se fit comme un plaisir de traîner dans la boue ce qu'il avait naguère encensé. Le journal de la Haute-Vienne (n° du 27 frimaire an II) contient une ignoble parodie de la prière, qui peut donner une juste mesure de l'exaltation d'idées à laquelle son auteur était parvenu. Après avoir transformé le *Pater*, l'*Ave*, les actes de Foi, d'Espérance et de Contrition en de ferventes adorations à la Montagne, Foucaud résumait ainsi, dans le *Credo*, les croyances des patriotes : « Je » crois à la souveraineté et à la toute-puissance du peuple français, seul » artisan de la liberté.... Je crois à la nécessité des mesures révolution- » naires, à la mort de tous les émigrés, à l'arrestation de tous les nobles, à » la déportation de tous les prêtres... » Le Décalogue, sous le nom de *Commandements de la Montagne, Sinaï des Français*, renferme les devoirs des bons citoyens :

Jusqu'à la paix tu agiras
Révolutionnairement ;
Tous les suspects tu fermeras
Sans le moindre ménagement ;
Les prêtres tu deporteras
Loin de ton sol incessamment ;
Tout émigré qui rentrera
Raccourcis-le-moi promptement ;
Dans les clubs tu ne recevras
Aucun modéré ni feuillant ;
L'accapareur tu poursuivras
Et le fripon pareillement ;
Nulle foi tu n'ajouteras
Au serment d'aucun ci-devant ;
Chaque jour au club tu te rendras
Pour t'instruire solidement.

Ces excitations aux plus atroces violences furent encore poussées plus

xxii

loin et exprimées plus clairement dans un discours que Foucaud prononça au club, le 30 brumaire an II, jour de la fête de la Raison. Il développa cette thèse qu'il n'y avait jamais eu et qu'il ne pouvait pas y avoir de bons prêtres. « Qu'est-ce qui nous divise entre nous depuis quatre ans? s'écria-t-il, ce sont les prêtres. Qu'est-ce qui a mis les premières entraves au bonheur du peuple français? ce sont les prêtres. Qu'est-ce qui a jeté le trouble dans les consciences, la discorde dans les familles, le malheur dans la société? ce sont les prêtres. Qu'est-ce qui a soulevé tous les rois de l'Europe contre nous? qu'est-ce qui a taché de sang et couvert de crimes tous les points de la république? ce sont les prêtres. » Et il continua pendant longtemps, appelant ainsi sur la tête du clergé toutes les haines et toutes les colères. Dans son discours, il eut à parler des saints que révérait l'Église catholique : il le fit dans les termes les plus grossiers : « Qu'est-ce qui a fait les saints? dit-il, ce sont les vertus sanctifiantes. Où trouve-t-on les vertus qui sanctifient? dans les livres de piété. Qui a fait ces livres? ce sont les prêtres. Il est donc bien évident que ce sont les prêtres qui ont fait les saints. » Et, dans une note, Foucaud ajoute : « A Rome, les têtes des morts se vendent trente livres la pièce, et on en fait un saint, comme on fait à Bordeaux de la liqueur de M^{me} Enfoux, avec une étiquette. » Après ces triviales déclamations, il récita devant le peuple assemblé la prière patriotique dont il était l'auteur, et il termina par ces mots : « Peuple, voilà ton culte. C'est le seul qui convienne à un peuple libre; c'est le seul dont une république bien organisée puisse permettre la publicité. C'est le seul digne de l'esprit humain et du peuple français. La loi sera toujours suffisante pour diriger les bons citoyens, et, pour contenir les mauvais, il ne faut que la guil-
lotine! »

On ne rapporte pas sans en gémir ces impiétés cyniques, ces excitations sanguinaires. Nous aurions avec bonheur laissé ces pages dans l'oubli; mais il nous a paru que c'était presque un devoir de faire revivre des faits qui, pour être affligeants, n'en sont pas moins l'expression de la vérité. Dans les temps de commotion politique, il est bien des hommes ardents à se jeter dans la tempête, et qui pensent qu'il suffira plus tard d'invoquer la chaleur de leur sang, la mobilité de leur caractère, pour faire oublier leurs excès. Il est bon de leur apprendre que, si un jour suffit à les commettre, il faut souvent un siècle pour en effacer le souvenir.

Des vieillards dont la mémoire a conservé la vivacité du jeune âge se sont plu maintes fois à faire revivre à nos yeux les grandes scènes révolutionnaires dont ils furent les témoins. Toujours le père Foucaud se présentait dans leurs portraits avec la physionomie sèche et violente que nous venons d'esquisser. Il est superflu d'entasser ici les mille anecdotes qui se racontent sur sa vie : il en est une cependant qui achève d'éclairer cette figure mécontente, et qui vit encore aujourd'hui dans bien des souvenirs. On célébrait un festin patriotique dans l'église de Saint-Michel-des-Lions. Les convives ne manquaient pas, et, comme toujours, la frayeur de passer pour suspects avait amené le plus grand nombre. Foucaud siégeait, là comme partout, entre les premiers. Longtemps les propos obscènes, les sinistres

refrains de la Marseillaise et de la Carmagnole résonnèrent sous les voûtes de l'église. Cependant le repas allait finir quand Foucaud voulut mettre une fois encore son patriotisme en saillie. Il se trouvait alors, à la place que les orgues occupent aujourd'hui dans Saint-Michel, un vitrail dont les étrangers se plaisaient à louer la remarquable beauté. Il représentait le Christ crucifié, et l'on ne savait ce qui devait être le plus admiré, de la vivacité des couleurs ou de l'expression de la pose. Foucaud saisit une bouteille placée près de lui, et la lança dans le vitrail. Plusieurs patriotes suivirent son exemple, et en quelques minutes le chef-d'œuvre eut disparu.

Il faut dire cependant, pour rester dans la vérité, que Foucaud, même à l'époque de sa vie où il se livrait aux prédications furibondes, ne parut jamais à ses concitoyens un tribun avide de sang. On s'accordait à dire qu'une soif immodérée de popularité le poussait seule à la violence, et l'on reconnaissait volontiers qu'il eût reculé devant la mise en pratique des sauvages théories dont il se faisait l'apôtre. Un homme plus systématique, plus ambitieux que Foucaud, et que l'échafaud devait dévorer, Publicola Pédon, passait pour exercer sur l'esprit impressionnable du moine irrité une pernicieuse influence, et souvent on faisait remonter jusqu'à Pédon la réprobation que soulevaient les fureurs de Foucaud.

En se faisant dans notre pays le propagateur des idées révolutionnaires, il est certain que Foucaud se berçait de splendides espérances. Son ambitieuse activité rêvait un théâtre pour se développer dans toute son ampleur. Il lui fallait une position à la hauteur de son savoir, une influence aussi vaste que ses désirs. Ce n'était point en effet une de ces natures chaudes et généreuses qui aiment la popularité pour elle-même, à cause de ses émotions et de ses orages. Et cependant Foucaud n'arriva pas aux honneurs convoités. Nommé juge de paix à l'élection, il devint bientôt après payeur du département. Mais ce n'était là qu'une satisfaction pour son amour-propre irritable, et non la réalisation de ses espérances. Sa vieillesse fut pauvre, chagrine, mélangée de dépit et de regrets ; mais cependant les goûts studieux de sa jeunesse se réveillèrent, et le disciple ardent de Robespierre se laissa séduire à la grâce de La Fontaine. A Foucaud il semblait réservé de donner le plus éclatant démenti à cette maxime de Buffon, qui passe presque pour un axiôme : « Le style c'est l'homme ; » et, de même qu'il avait su prendre aux plus exaltés démagogues leurs déclamations les plus insensées, il sut recueillir dans notre grand fabuliste l'esprit sans apprêt, la grâce soutenue qui sont la marque de ses écrits. Il traduisit ou plutôt il imita La Fontaine, et le livre du montagnard vivra aussi longtemps que l'idiome patois dont il a révélé la richesse et la flexibilité.

III

Si vous entrez dans une des pauvres habitations des paysans du Limousin, peut-être, sur le meuble qui soutient la vaisselle en faïence bleue et blanche

XXIV
qui est en ce genre toute la richesse du ménage, verrez-vous un volume qui fut broché jadis, et qui aurait grand besoin d'être relié aujourd'hui. Ce n'est ni un livre de prières, ni un pamphlet socialiste, ni même l'*Almanach du Berger* : ce sont les fables de Foucaud.

Il est une époque, dans notre pays de taillis et de fougères, où les cultivateurs se groupent le soir auprès d'une chandelle de résine. Octobre va finir. On pèle alors à la veillée les châtaignes qui doivent servir au déjeuner du lendemain. Les vieilles femmes, accroupies, filent silencieusement près de la large cheminée; les hommes causent des semailles à commencer et des premières gelées blanches; les vieillards disent par intervalles de sinistres histoires, si fantastiques que Hoffmann n'en rêva jamais de pareilles. Tout à coup, pour faire trêve aux apparitions de follets et de fantômes, un des jeunes gens de la veillée se prend à réciter, dans son idiome, une fable pétillante de grâce et de vivacité... c'est une fable de Foucaud.

C'est que, lorsque la révolution eut mis le délire à la place de la raison, et offert des hécatombes humaines à l'idéal indéterminé d'une chimérique égalité, Foucaud eut la douleur de voir que la France n'était pas parvenue à cet apogée de félicité qu'il avait si souvent prophétisé. La popularité, d'ailleurs, cette idole si fidèlement encensée, avait été pour lui une coupe enduite de miel à ses bords, mais au dedans pleine d'absinthe et de fiel. Il avait perdu beaucoup dans l'estime des hommes; il avait gagné peu en honneurs et en élévation. Aussi il sembla dès lors se résigner volontairement à disparaître de la scène politique pour vivre simplement comme autrefois. Peut-être comprenait-il que, entre une civilisation agonisante et une civilisation à son aurore, il fallait la main nerveuse d'un Bonaparte pour que le crépuscule ne devînt pas de l'obscurité! Peut-être sentait-il que cet homme prédestiné opérait dans une juste mesure la fusion des droits anciens et des droits légitimes créés par la révolution, et que, en muselant la démagogie, il ne faisait qu'implanter solidement dans le sol les conquêtes de l'humanité, en les séparant toutefois des éléments impurs dont elles étaient mélangées.

Depuis quelques années à peine, une maison a disparu qui se trouvait en face de la porte principale et si habilement restaurée de notre église cathédrale. Une tour la distinguait des habitations environnantes. On la nommait encore tour Foucaud. Le révolutionnaire désillusionné vint s'enfouir dans cette demeure silencieuse; il y vieillit, il y mourut. Beaucoup de nos concitoyens peuvent se souvenir de l'avoir visité dans cette retraite au temps de leur jeunesse. Au rez-de-chaussée de cette maison disparue, se trouvait le cabinet d'étude. Une fenêtre grillée l'éclairait d'une triste lumière, et des livres en faisaient le sévère ornement. Dans un grand fauteuil se tenait un petit vieillard, replié sur lui-même, maigre, souffreteux et la tête penchée. Un tableau destiné aux démonstrations mathématiques s'étalait sur une partie de la muraille; de blanches figures géométriques ressortaient sur son fond noir. Dans ce cabinet, de nombreux élèves venaient auprès du vieillard, comme autrefois au couvent auprès du jeune Jacobin, puiser dans ses leçons un peu de la science qu'il possédait. Son humeur morose, sa santé toujours chancelante, lui firent bientôt une habitude de la retraite absolue,

et, longtemps avant sa mort, sa maison devint pour lui plus qu'un cloître, presque un tombeau.

Les infirmités, qui sont le cortège de la vieillesse, détruisent le plus souvent en nous le goût des jouissances intellectuelles. Alors l'esprit s'émousse, l'imagination s'éteint, la réflexion devient une fatigue : le poids des ans est lourd pour nos faibles épaules, pourquoi les surcharger encore du poids du travail ? Chez Foucaud il en devait être autrement. L'imagination, mise longtemps tout entière au service de la passion politique, s'épura de nouveau, et, dans l'arrière-saison, parvint comme à une seconde floraison. Foucaud s'éprit d'amour pour La Fontaine : il se laissait ravir en extase par cette naïveté qui parfois touche au sublime, par ce style rompu à tous les tours, clair, élégant, toujours vif et spirituel ; il aimait à se reposer, dans cette morale pleine de sens, des orages qu'il avait traversés, et le souffle rafraîchissant qui pénétrait dans sa retraite pour féconder sa vieillesse lui semblait d'autant plus tiède que des vents plus brûlants avaient déjà passé sur sa vie.

Foucaud lut et relut La Fontaine. Il s'en assimila la substance, il en pénétra l'esprit. Bientôt il éprouva un violent désir de faire connaître à tous le plaisir qu'il avait connu. Il se disait justement qu'il fallait une éducation raffinée pour sentir toute la saveur de ces apologues à la fois si simples et si profonds. Son expérience lui avait appris que, dans notre département, le français était presque une langue étrangère : une grande partie des ouvriers des villes le comprenait à peine, et ne le parlait pas ; les ignorantes populations des campagnes n'avaient pas même une idée de ses plus simples éléments. Aux champs et dans nos faubourgs, toute la littérature se résumait dans quelques chansons grossières à la fois et dans la forme et dans le sens. Ce fut le rêve caressé par Foucaud de substituer à ces essais si peu poétiques les fables de La Fontaine aiguisées de tout leur esprit, riches de toute leur morale, mais accessibles néanmoins, et par l'idiome et par la vivacité des images, aux intelligences les moins cultivées.

Le patois limousin devint alors pour Foucaud un sujet d'études. Bientôt il s'étonna lui-même de la flexibilité de cette langue dans laquelle chantaient autrefois Gaucelm Faydit, Géraud de Borneilh, Bernard de Ventadour. Il la trouva gracieuse dans sa structure, facile à se plier aux mesures rythmiques, mais surtout pleine d'une vivacité singulière et d'une naïve originalité. Les concitoyens de Foucaud ne tardèrent pas à savoir que, dans sa retraite silencieuse, il récitait parfois à des auditeurs ravis des fables patoises pleines de mouvement et d'esprit. Chacun voulut les entendre ; bientôt elles circulèrent manuscrites, passèrent dans toutes les mémoires, et furent toujours accueillies par des applaudissements.

La Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de Limoges occupait alors dans notre monde intellectuel une place considérable. Tout ce que notre ville possédait d'hommes distingués se pressait à ses séances. Ses membres ne s'occupaient pas exclusivement de bestiaux et de labourage ; souvent ils prêtaient l'oreille à la lecture de travaux littéraires importants. Foucaud faisait partie de cette Société ; et, quand il fut décidé

xxvi

à livrer ses fables au grand jour de la publicité, il voulut les mettre sous sa protection. Le 7 décembre 1808, il offrit à la Société la dédicace de quelques Fables de *La Fontaine en patois limousin*. Nous verrons tout à l'heure si tel doit être ce titre, et si ce livre n'est pas digne d'en porter un plus relevé. « Après la lecture de son épître dédicatoire, dit le procès-verbal de la Société d'Agriculture, M. Foucaud communique deux de ses fables, dont la versification facile et piquante confirme l'assemblée dans la haute idée des talents de l'auteur, et prouve, comme il le dit lui-même, que le patois limousin est d'une telle flexibilité qu'il se prête à toutes les mesures de vers, à tous les genres de style. L'assemblée, après avoir témoigné sa gratitude à M. Foucaud par l'organe de son président, arrête que ses fables seront renvoyées à une commission chargée d'en faire un rapport ; elle nomme pour la composer MM. Dumas, Juge-St-Martin et Brigueil. »

La commission vint dire, à la séance du 11 décembre, par l'organe de son rapporteur : « Nous avons retrouvé dans la traduction de M. Foucaud les mêmes charmes de l'expression et du badinage et cette molle négligence qui décélait dans son modèle le grand maître et l'écrivain original : même aisance, même vivacité dans les réflexions morales que le traducteur a cru devoir ajouter pour rendre l'ouvrage encore plus intéressant. Vous allez donc accueillir l'offre qui vous est faite, et vous n'aurez pas pris lecture de cet agréable ouvrage que vous le remettrez en souriant à vos épouses pour le transmettre ensuite à vos enfants. » Si flatteurs qu'ils puissent paraître, ces termes du rapport sont à peine l'expression de la vérité, et non un de ces éloges sans signification et sans portée comme il est d'usage de s'en décerner entre collègues. Quand M. Bargeas livra à la curiosité publique la première édition des Fables, une seule voix se fit entendre, et ce n'était point celle de la critique.

Les fables de Foucaud ne sont point, comme on pourrait le croire d'après le titre du livre, une simple traduction de celles de La Fontaine. Traduire c'est redire dans une langue ce qu'un auteur pensa dans une autre ; c'est reproduire scrupuleusement l'idée, soit avec la sècheresse austère de l'original, soit avec les images dont il est revêtu. Traduire c'est retrouver l'esprit d'un livre, ses intentions voilées, son harmonie grave ou mélodieuse ; c'est mettre sa raison tout entière au service de la pensée d'autrui. Mais ce n'est point traduire un auteur que de puiser dans son livre une idée première, de grandir ou de réduire les proportions dans lesquelles il l'exprima, de façonner à nouveau tous les détails du sujet suivant la tournure de son propre esprit, de le ciseler d'arabesques sans nombre, de se jouer avec grâce dans mille détours, sans autre règle que son caprice ou son humeur, et de ne laisser vivre, de l'œuvre première, ni les dimensions, ni le style, ni l'harmonie.

C'est ainsi que Foucaud traduisit La Fontaine ; tous ceux qui ont lu les fables patoises se sont étonnés de cette allure dégagée, de ces expressions pittoresques, de ces traits imprévus qui portent avec eux leur origine, et donnent à ce livre une physionomie particulière et franchement limousine. L'œuvre de Foucaud, pour qui sait la goûter, a une saveur singulière et comme un goût de terroir. La Fontaine a dans le style une simplicité dis-

tinguée toujours soutenue; son esprit est du meilleur; ses images, un peu froides, sont un ornement pour son style plutôt qu'un mode pour mettre vigoureusement sa pensée en saillie. Foucaud arrive parfois aux confins de la trivialité; son esprit est d'une essence moins relevée, mais toujours facile à saisir. Il vise à l'effet moins par la finesse du détail que par l'éclat de la couleur. En lui les images se succèdent piquantes, vivement dessinées et faisant tableau. La fable de La Fontaine, en un mot, est une haute comédie qui procure aux esprits cultivés de délicates jouissances; celle de Foucaud est un vaudeville qui s'adresse non seulement aux stalles, mais encore veut être accueilli par les éclats bruyants du parterre.

Il est un fonds d'ingénieux apologues que l'humanité se transmet d'âge en âge. Ils se trouvent formulés dès la plus haute antiquité dans le livre d'Esopé; Phèdre les revêtit de sa poésie élégante et concise; La Fontaine les reçut d'eux, et les enrichit de toutes les grâces de son style et de son esprit. Tous passent cependant pour des auteurs originaux, et nul n'a songé à faire du dernier venu seulement le traducteur de son devancier. Ne pourrait-on pas dire pareillement que Foucaud, venu après La Fontaine, lui a pris le titre et l'idée première de ses fables; mais que, non content de les traduire, il en a fait une œuvre nouvelle en leur imprimant fortement le cachet de son individualité? Un exemple va mettre cette vérité en lumière. Choisissons une fable au hasard, celle du *Renard et des Raisins*, par exemple; La Fontaine a dit :

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas,
Mais, comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Et maintenant écoutons Foucaud :

Un renar,
Sur lou tar,
Se cantouno
Soù no touno
De musca,
Delica,
Boun e beu,
Bien rousseu,
Plo modur,
De segur.
Pèr nen vei
Qual einèi!
Lo treliò ei auto,
Moun renar sauto,

E sauto, sauto,
Sautorá-tu!
Jomai so pauto
N'en magno gru.
Queu peto-vanto
Olor se planto
E di tou bá :
N'en voulío pá.
Qu'ei be tan vèr
Coumo luzèr;
Co deu esse ágre
Coumo vinágre;
Cauque gouja
N'ório minja;

Co n'ei má bou
Pèr un jantou.

Queu counte ei vrai
Coumo sai lai;
Má qui nen ri
Di-t en se meimo
`n ome d'espri
Fai plo de meimo.
Necessita
Fai no vertu
(Pèr vonita
Bien-entendu).

xxviii

Que reste-t-il, dans une semblable traduction, de la fable primitive? Ni la sobriété des détails, ni la précision du style. Ce patois pétulant, ce rythme qui sautille, ces comparaisons entraînant, cette morale aiguisée comme une épigramme, est-ce une traduction de La Fontaine? N'est-ce pas plutôt l'œuvre de Foucaud? Sans nul doute il est des fables dans lesquelles l'imitation est plus palpable; mais jamais Foucaud ne s'astreint à façonner sa pensée sur son modèle, jamais il ne conserve à l'original ses allures et ses proportions.

Foucaud diffère essentiellement de La Fontaine dans le procédé de mise en scène. Chez La Fontaine le lieu où se passe l'action n'est nullement précisé, les acteurs n'agissent pas dans un milieu déterminé. Ce sont des arbres, des animaux, des hommes, qui prennent vie, pensent, se meuvent. Mais ces arbres, ces animaux, ces hommes sont-ils reconnaissables à quelque particularité? Jamais. De là une couleur abstraite répandue sur les fables. Les gens instruits s'intéressent avant tout à la morale, et ne voient dans l'intrigue qu'une ingénieuse manière de la mettre en saillie. Aussi ne sentent-ils pas le besoin de trouver dans l'apologue un intérêt plus actuel et plus déterminé. Mais pour le paysan une abstraction est vide, décolorée; il faut à son esprit une nourriture sinon plus substantielle, du moins plus matérielle. Les arbres, il les connaît; les animaux vivent dans sa basse-cour ou dans les bois voisins. Il pourrait presque dire où l'action se passe d'après ce que représente la scène. Foucaud a admirablement saisi ce côté positif du caractère du paysan. Éprouve-t-il le besoin de réveiller l'attention assoupie, d'appeler sur son héros l'amour ou la pitié du lecteur, il ne s'épuise pas en descriptions vraies ou poétiques: il précise le lieu de l'action; il désigne clairement son personnage et lui donne un nom connu de tous. La montagne en mal d'enfant, c'est celle de Grandmont; le bijoutier chez lequel le coq porta la perle qu'il venait de découvrir se nommait Blanchard; le bûcheron auquel la mort apparut était un pauvre homme qui, par un jour de forte gelée, était allé prendre des branches sèches dans les bois de La Bastide. Le paysan connaît la montagne, le bijoutier, le faubourg et les bois; il se persuaderait même volontiers que le bûcheron ne lui est pas complètement étranger.

Foucaud n'a pas fait seulement des fables; il a aussi composé des chansons. Toutes sont aujourd'hui populaires. Mais il en est une surtout qui se trouve dans toutes les bouches, et touche, en quelques-unes de ses strophes, au lyrisme le plus élevé. Elle porte la date de 1807, et jamais la gloire militaire de l'empire ne fut plus noblement célébrée. Non pas que cette chanson contienne des images éblouissantes ou de ces mouvements d'éloquence passionnée qui donnent le frisson; mais elle est simple, pleine, dans sa naïveté, de beaux vers, de belles idées, et, ce qui vaut mieux, de nobles sentiments. Elle est trop longue pour être rapportée ici dans son entier; mais il suffira de citer la première strophe pour réveiller dans la mémoire de chacun le souvenir des autres:

Ente soun toû qui gentei drôlei
Que, antan, veliovan coumo nou,

Que fogian loù chòvei, loù bôlei,
En minjan nôtrei goletou?
Helà! qui que van en Russiyo
Buforan plo lour paubrei dei,
E qui que soun di l'Itoliyo
Se cramen lo peu ô soulei!

On a souvent reproché à Foucaud d'avoir écrit ses fables dans l'idiome patois moderne parlé autour de Limoges, au lieu d'avoir tenté de reconstruire la langue, et de la faire revivre dans son antique pureté. Certes Foucaud était de force à ne pas succomber dans cette tâche difficile; mais alors, au lieu de vulgariser La Fontaine, il eût fait une œuvre d'érudition, appréciée et comprise seulement par un petit nombre de savants. Son but était, non pas de figurer parmi les archéologues, mais de réveiller chez les habitants des campagnes l'intelligence endormie. L'amour de Foucaud pour l'humanité, égaré longtemps, pendant les années de l'âge mûr, dans les folles tentatives du jacobinisme, se transformait ainsi au temps de la vieillesse, et le fabuliste devait, pour réussir, parler la langue de son temps et non celle des siècles écoulés.

Foucaud eut dans son temps un rival en poésie, l'abbé Richard. C'était une nature franche, enjouée, pleine de confiance et même de bonhomie. Le rire était sans cesse à ses lèvres, et la bienveillance débordait de son cœur. Dès sa jeunesse il s'était livré avec ardeur au culte de la poésie patoise; son rêve sans cesse caressé était aussi de remplacer par des chansons ingénieuses les platitudes grossières qui revenaient sans cesse à la bouche de nos paysans. Comme Foucaud, il a eu de son vivant le bonheur de voir son nom devenu populaire, et d'entendre ses refrains chantés partout autour de lui. La Société d'Agriculture lui vota des remerciements, et lui décerna une médaille d'or. On a même dit longtemps que Richard était un poète, et que Foucaud n'était qu'un versificateur. Peut-être ceux qui ont connu ces deux hommes de caractères si différents avaient-ils raison de porter sur eux un jugement ainsi formulé; peut-être Richard avait-il dans la conversation la chaleur sentimentale dont Foucaud semblait dépourvu; peut-être ses impressions se traduisaient-elles au-dehors par une émotion saisissable et visible. Mais, à ne juger les auteurs que par leurs livres, Foucaud l'emporte de beaucoup sur son rival. Richard manque souvent de délicatesse et même de convenance. Cet esprit vif et pétillant qui réchauffe l'œuvre de Foucaud et jaillit en étincelles ne se retrouve point dans les chansons et dans les contes de Richard. Il n'a point de ces images animées, de ces traits aiguisés, de ces détails imprévus et pittoresques qui sont la marque du talent de Foucaud. En lui la plaisanterie est parfois grossière, et non pas naïve; il est bouffon plutôt que spirituel; on dirait qu'il a peur de s'élever, et de n'être plus compris dès lors par les paysans, auxquels son livre est adressé. Richard a, comme Foucaud, tenté de traduire La Fontaine. Il serre le texte de plus près, et s'efforce de reproduire l'original; mais les fables peu nombreuses qui se trouvent dans son livre nous semblent manquer de trait et de mouvement. Il suffit de lire dans les deux auteurs la fable *le Rat de ville*

xxx

et le *Rat des champs* pour comprendre à quel point l'un des deux imitateurs est supérieur à l'autre : Richard le cède de beaucoup à La Fontaine, tandis que nous osons dire que Foucaud a souvent lutté avec avantage, et parfois égalé son modèle ¹.

IV

Les fables de Foucaud mirent autour de son nom une auréole de gloire modeste et renfermée dans les limites de sa province. Sa vieillesse en fut doucement éclairée. Il trouvait enfin dans ses dernières années cette popularité si ardemment cherchée à travers les orages révolutionnaires. C'était la poésie qui avait pris par la main cette déesse fugitive pour la conduire au vieillard. Les hommes que Foucaud avait fait trembler naguère se prirent soudain à l'aimer, et le pardon vint à leur cœur en même temps que le sourire à leurs lèvres.

Le 14 janvier 1818, à six heures du matin, Foucaud mourut dans cette maison de la Cité où son imagination avait donné des fleurs tardives, et cependant aussi fraîches qu'au printemps. Aussi longtemps qu'il avait senti le sang et la vie circuler ensemble dans ses veines, il avait rejeté loin de lui les pensées religieuses. De sa part c'était moins incrédulité qu'indifférence. Mais, quand il comprit que la mort allait le prendre, il n'eut pas le triste courage de finir comme il avait vécu. La religion fut appelée à lui prodiguer ses consolations et ses secours. L'évêque de Limoges vint lui-même s'agenouiller auprès du lit du mourant, et prêta l'oreille à la confession de ce prêtre égaré. Sans doute il était dans sa vie des jours d'erreur et de colère; sans doute son cœur s'était ouvert à des sentiments qui n'inspiraient pas l'amour et le pardon. Mais le ministre de Dieu comprit bien combien les excitations d'un siècle tourmenté, les illusions de l'imagination, les emportements irréfléchis avaient eu de pouvoir sur l'esprit du vieillard expirant, et il implora les bénédictions du ciel pour ce sceptique qui, à l'âge de soixante-dix ans, allait mourir en chrétien.

Le livre de Foucaud lui a survécu. Ses fables sont dans toutes les mémoires. Elles n'ont rien perdu de leur grâce primitive, et semblent toujours nouvelles, tant elles ont de fraîcheur. Nous les avons apprises de nos pères, nos enfants les recevront de nous, et elles iront ainsi d'âge en âge aussi longtemps que vivra cet idiome patois autrefois si décrié, mais si estimé de ceux qui le comprennent depuis que Foucaud a révélé sa vivacité, son harmonie, sa naïveté pittoresque et sa flexibilité.

Il est mort récemment un homme qui a écrit en patois méridional des

1. Nous avons cité plus haut comme exemple de la manière de Foucaud la fable du *Renard et des Raisins*, surtout à cause de sa brièveté. Cette fable est cependant de beaucoup inférieure aux *Animaux malades de la peste*, à *la Mort et le Bûcheron*, etc.

poèmes d'une expansive sensibilité. Sa langue est comprise d'un petit nombre de privilégiés... Cependant la France entière s'est empressée de le saluer poète, et sa ville natale lui dresse une statue. Après lui est venu le chantre de *Mireille*. Grâce à eux, les idiomes patois ont repris vie, et sont aujourd'hui en faveur auprès des érudits : la réputation de Foucaud doit jeter un nouvel éclat au lieu d'aller s'affaiblissant ; mais il faut, pour que notre compatriote soit connu des étrangers, que nous prenions une juste idée de la valeur de ses fables, et que, lorsqu'on nous dira : « Jasmin ! Mistral ! » nous répondions hardiment : « Foucaud ! »

O. PECONNET.
